

actions. La Virginie est peut-être le seul pays où il ait des ennemis ; car partout ailleurs je n'ai entendu prononcer son nom, qu'avec un respect mêlé de tendresse et de reconnaissance. Il semble que les Américains nomment leur père. On ne doit pas comparer peut-être Washington aux plus célèbres guerriers, mais c'est le modèle d'un républicain ; il en offre toutes les qualités, toutes les vertus.

Il me parla de M. la Fayette avec attention. Il le regardoit comme son enfant ; il entrevoyoit avec une joie, mêlée d'inquiétude, le rôle qu'il alloit jouer dans la révolution qui se préparoit en France ; il ne prévoyoit pas trop l'issue de cette révolution. Si, d'un côté, il connoissoit l'ardeur des François à se porter vers les extrêmes, de l'autre, il connoissoit leur idolâtrie profonde pour ces gouvernemens antiques et ces monarques, dont l'inviolabilité lui paroissoit bizarre.

Après avoir passé trois jours environ dans la maison de cet homme célèbre, qui me combla d'amitiés, et me donna beaucoup de lumières, tant sur la guerre passée, que sur l'état actuel des Etats-Unis, je repris avec peine la route d'Alexandrie.

LETTRE XXXVIII.

Observations générales sur le Maryland et sur la Virginie.

LA baye de Chesapeak divise le Maryland en deux parties presque égales ; la partie occidentale est plus peuplée. Les lacs, les rivières nombreuses et navigables rendent cette province singulièrement convenable au commerce. Elle seroit très-florissante, si on en bannissoit l'esclavage, si l'on substituoit à la culture du tabac, une culture plus morale et plus avantageuse ; enfin, si l'esprit du catholicisme n'avoit pas altéré ce goût de l'ordre, de la régularité, de l'austérité qui caractérisent les autres sectes, et qui ont une si grande influence sur l'ordre, dans les affaires politiques et civiles. Les mœurs des catholiques sont douces ; ils se sont bien montrés dans la révolution.

Le passage rapide que j'ai fait dans cet état, ne m'a pas permis de vérifier l'histoire de ces jésuites qui, avant la destruction de leur ordre, possédoient de superbes établissemens, dans les comtés de *Charles* et de

May, et qui étoient accusés d'entretenir des harems d'esclaves noires, dont il est résulté une population mixte. On m'a assuré que plusieurs de ces jésuites s'étoient mariés, et possédoient de grandes propriétés. (1)

On recueille du coton dans le Maryland comme en Virginie; — mais en général on ne s'occupe pas d'en améliorer la culture et les produits, ni de le nettoyer. Dans les familles économes, on se borne à faire avec le coton des étoffes communes, mais chaudes, et c'est ainsi que sont vêtus les nègres du général Washington. J'ai vu de très-beau coton chez lui; on pouvoit en faire de belles mousselines. Une Française en a donné l'exemple à Alexandrie; mais son exemple n'est pas suivi. Pourquoi donc, puisqu'on a tant d'esclaves, ne pas les employer à nettoyer le coton, à le filer, etc.? Je l'ai dit: l'esclave fait le moins qu'il peut, le maître ne s'occupe de rien; *l'overseer*, ou l'intendant, s'occupe d'augmenter sa petite propriété.

(1) Ces bonnes religieuses de Flandres, qui, dans un saint desespoir, viennent de s'embarquer pour le Maryland, n'y trouveront pas ce fanatisme religieux, qu'elles étoient fâchées de voir détruire dans leur pays,

Ces

Ces inconvéniens parviendront sans doute à dégoûter de l'esclavage. Joignez à cela l'invention de ces machines, dont l'emploi sera moins coûteux que celui des esclaves. Par exemple, on vient d'inventer, dans la Caroline du sud, une machine pour battre le riz et le semer, qui dispensera d'importer des nègres.

Il y a certainement d'excellens terrains dans le Maryland et dans la Virginie, même parmi ceux qui ont produit du tabac, et qui sont abandonnés. Il ne s'agiroit, pour les fertiliser, que de fumer et de changer les produits; par exemple, faire produire du bled d'Inde (1), première année; bled, seconde; troisième, luzerne, etc.; mais cela demande quelque peine, et les maîtres d'esclaves ne veulent point s'en donner.

Vous voyez, dans le Maryland et dans la Virginie, peu de bonnes prairies, et cependant le terrain y est disposé; il a de la pente, et

(1) La préparation donnée à la terre pour le bled d'Inde, est excellente pour le bled ensuite, parce que la terre a été bien remuée et nettoyée des mauvaises herbes; et voilà pourquoi on fait toujours succéder la récolte de l'une à l'autre.

Tome II.

S

il est suffisamment arrosé. Faute de vouloir se donner de la peine, les habitans font peu de foin; celui qu'ils ont, est médiocre ou mauvais, et n'est pas suffisant pour nourrir leurs bestiaux. D'un autre côté, ils ne cultivent point, comme dans le nord, des pommes de terre, des carottes, des navets, pour leurs bestiaux; ils aiment mieux payer ceux qu'on leur apporte du nord. Ils nourrissent leurs bestiaux dans l'hiver, avec le *top* du bled d'Inde, c'est-à-dire, avec ses feuilles et l'espèce d'herbe tendre qui est dans la gousse. Les chevaux l'aiment beaucoup.

Les bestiaux ne sont, dans l'hiver, ni abrités, ni nourris; aussi l'on m'a dit que plusieurs périssent de faim et de froid, et que ceux qui survivent au printemps, sont d'une maigreur affreuse. Il en résulte aussi, que, dans l'hiver et le printemps, on mange de très-mauvaise viande.

Les Virginiens ont un luxe misérable; des personnes qui ont vécu intimement avec eux, m'ont assuré que les plus riches n'avoient pas plus de cinq à six chemises: généralement on n'en a que deux à trois; pendant qu'on porte l'une, on blanchit l'autre. Les blanchisseuses sont très expéditives. Ces

chemises sont fines. Il en est de même pour les bas de soie. Le trousseau d'une fille qui se marie n'est composé que de quelques chemises. Observons encore qu'on ignore l'usage des serviettes, qu'on porte des cravattes de soie, et qu'au lieu de mouchoirs blancs, on se mouche, ou avec ses doigts (1), ou avec un mouchoir de soie, qui sert de cravatte, de serviette, etc.

Ces usages m'ont frappé; j'en ai recherché la cause, et je crois l'avoir trouvée dans la servitude commerciale, où ce pays a été tenu par les Anglois. Ceux-ci leur fournissoient tout, et ils préféroient de leur porter ou des articles qu'ils produisent eux-mêmes, ou qu'ils pouvoient se procurer à bon marché, et de la première main. Or, les Anglois ont peu de toiles; ils en avoient peu, sur-tout, avant l'établissement des manufactures en Irlande. Ils aimoient mieux accoutumer les Américains à se passer de linge, que d'en acheter pour eux en France et en Hollande; cela auroit exigé de grosses avances, et ils n'en vouloient point faire. Voilà pourquoi encore les Américaines portent tant de *shalles*, et

(1) J'ai vu cet usage à des Américains très-bien élevés.

point de mantelets. Les Anglois ont des shalles et peu de soieries.

Les Anglois ont porté dans ce pays leur méthode d'inoculation ; mais on y a perfectionné les précautions qu'elle exige.

Quand on inocule en Virginie, on est tenu d'en avvertir ses voisins dans l'espace de deux milles ; c'est un excellent usage pour prévenir la contagion. L'inoculation n'y est pas dangereuse ; le général Washington m'a dit avoir plusieurs fois fait inoculer ses nègres, en inoculation générale, et n'en avoir jamais perdu.

Le général me disoit encore que la population augmentoit par-tout, quoiqu'il se fit une grande émigration de Virginie sur l'Ohio.

La Virginie offre, sans contredit, les plus beaux chevaux ; mais ils y sont du double plus chers que dans les états du nord.

L'usage des *races*, ou courses, emprunté des Anglois par les Virginiens, est tombé. Ils avoient différentes places renommées ; elles sont presque toutes abandonnées, et ce n'est pas un mal ; c'étoit une occasion de jeu, d'ivrognerie et de querelles.

Le général Washington m'a dit qu'il apercevoit, à cet égard, une grande réforme

dans ses compatriotes ; qu'on s'enivroit moins ; qu'on ne forçoit plus ses convives à boire ; qu'on n'attachoit plus son honneur à les renvoyer enivrés ; qu'on ne faisoit plus, dans les tavernes, de ces parties bruyantes, si communes autrefois ; qu'on étoit plus simple dans ses habillemens ; que les sessions des cours de justice n'étoient plus, comme autrefois des théâtres de jeu, d'ivresse et de sang ; qu'enfin, la distinction des classes commençoit à s'effacer.

On calcule en Virginie la consommation du sel à environ un demi boisseau par tête, c'est-à-dire quarante livres ; on le tire en grande partie de Liverpool. S'il en est de même, pour tous les autres états de l'Amérique, vous voyez que nous avons cavé au plus bas, lorsque, dans notre ouvrage sur la *France et sur les Etats-Unis*, nous n'avons porté qu'à vingt livres par tête la consommation du sel en Amérique.

On mange en Virginie beaucoup de viandes salées ; et on m'a assuré que cela montoit aux sept huitièmes des viandes.

Le général Washington m'a dit qu'il consommoit à-peu-près quatre cents boisseaux de sel chez lui. Il a trois cents esclaves, et

sa famille est composée de vingt personnes environ. il consomme une bien plus grande quantité de sel pour la salaison des aloses qu'il pêche dans la Potowmac.

Il n'y a point de marché, point de bougeries dans les villes et dans les campagnes; c'est un résultat nécessaire des grandes propriétés, des distances qui les séparent, et de l'esclavage.

Les villes de la Virginie, m'a-t-on dit, ne sont que de foibles établissemens, même *Norfolk*, même *Richmond* avec son capitolé.

Ce capitolé tourne la tête des Virginiens. Ils s'imaginent que, comme les Romains, ils doivent faire un jour la loi à la terre.

Il y a peu de manufactures dans la Virginie. Le général Washington m'a dit, qu'à quarante milles d'Alexandrie, il y avoit une verrerie qui, l'année dernière, avoit exporté du verre pour plus de dix mille pounds.

Cependant, malgré l'indolence générale qui règne dans cet état, le fameux canal de la Potowmac avance; on a déjà passé les petites chutes, et la compagnie travaille aux grandes chutes.

On entend plus souvent parler de crimes dans la Virginie que dans les états du nord,

C'est encore un résultat des grandes propriétés, du luxe et de l'esclavage; dans le séjour que j'y fis, j'entendis citer un homme qui, quoique à son aise, avoit assassiné son frère pour envahir ses biens.

Le nombre des criminels vient peut-être encore de la prédilection des Anglois pour cet état, où ils déposent leurs convicts ou coupables. Je lis ces mots dans une gazette américaine: « On a embarqué à Londres trente-huit coupables pour la Virginie, à bord du *Secret*, capitaine Burke ».

N'est-ce pas empoisonner un pays? A-t-on le droit d'infecter un pays ennemi, et, à plus forte raison, un pays ami, avec lequel on est en paix? Ne vaudroit-il pas mieux se concerter avec les quakers d'Amérique, pour amener les coupables à se corriger insensiblement? Tous y gagneroient.

Par-tout où vous trouvez du luxe, et surtout du luxe misérable, là les denrées, même de première nécessité, sont chères. C'est ce que j'éprouvai en Virginie; j'y payai, à l'auberge, 5 livres 5 sols, ou une piastre, un souper qui, dans la Pensylvanie, m'auroit coûté 3 livres, et dans le Connecticut, 40 sols. — Le porter, le vin, tout

y est à un prix excessif ; cependant cette cherté tient à d'autres causes qui se développeront par la suite.

LETTRE XXXIX.

Sur le Tabac de Virginie, sur les notes ou la monnoie de Tabac.

J'AI vu avec plaisir, mon ami, qu'à quelques petites erreurs près, l'excellent article sur le tabac, que vous avez inséré dans notre ouvrage de la France et des Etats-Unis, est exact dans tous ses détails.

Il est très-vrai que le tabac exige un terrain fort et fertile, qu'il demande des soins continuels pour le transplanter, pour le sarcler, pour le défendre des insectes qui l'attaquent, pour le recueillir dans le temps convenable, pour le sécher, le rouler, l'empaqueter, etc.

Il n'y a qu'un produit considérable, et l'inanition et le dénuement de tout, auxquels on condamne les pauvres nègres, qui puissent compenser les frais que demande le tabac, avant qu'il soit rendu au dépôt. Aussi, à mesure que les bons terrains s'épuisent, et

que, par l'effet de la propagation des principes et de l'humanité, on exige moins des esclaves, cette culture décline-t-elle? et déjà vous voyez dans la Virginie, les terrains s'enclore de barrières, et les bleds et les prairies succéder au tabac. On est d'autant plus encouragé ici à préférer cette première culture, qu'elle rend beaucoup : un boisseau de semences en produit de vingt à trente. Tel est le système que suivent les propriétaires qui entendent leurs intérêts, et de ce nombre je mets le général Washington, qui a entièrement renoncé à la culture du tabac.

Ah ! si les Virginiens connoissoient bien nos besoins, et les denrées que nous recherchons et payons davantage, ne se livreroient-ils pas, par exemple, à perfectionner ce coton (1) qu'ils recueillent, et dont la con-

(1) On préfère cependant, à ce coton, celui de la Géorgie ; et, en général, on ne doit pas être étonné, s'il se fait tant d'émigrations dans ce dernier état. La nature l'a singulièrement favorisé. Indigo, riz, chanvre, lin, goudron, superbes arbres, propres pour la construction, bois de teinture, de marquetterie, orangers, oliviers, mûriers, etc. il offre tout ; aussi les terres y sont-elles très-recherchées.